

## L'APOLOGUE AU JARDIN

### PRESENTATION DE LA SEQUENCE

Lié au mythe du lieu idéal et à la croisée de la nature et de la culture, le jardin est un lieu quasiment obligé de l'utopie, et plus largement de l'apologue. Les motifs de cette présence sont divers, et c'est justement ce qui peut être source de comparaisons riches et signifiantes dans le cadre d'une séquence sur l'apologue. Des *Fables* de La Fontaine aux contre-utopies du 20<sup>ème</sup> siècle, son rôle dans l'argumentation implicite est essentiel. Le mythe du jardin et ses réécritures permet en effet d'aborder les différentes natures et fonctions de l'apologue : contestations sociale, morale, politique. De plus, ses évolutions favorise la comparaison entre l'humanisme et les Lumières, jusqu'aux contestations du fascisme propres aux contre-utopies du 20<sup>ème</sup> siècle.

La suggestion de textes que nous proposons ici n'est pas exhaustive, mais elle ouvre un panorama important de la place du thème du jardin dans les différentes formes d'apologue, la fable, le conte philosophique et l'utopie. La séquence qui la suit ne s'appuie que sur quelques-un de ces textes, mais il peut être profitable aux élèves de renvoyer aux autres en documents complémentaires.

### OBJETS D'ETUDE :

- Convaincre, persuader et délibérer : l'apologue
- Littérature et utopie
- Mouvements littéraires et culturels : humanisme, classicisme, Lumières

### SUPPORTS :

- Groupement de textes

## SUGGESTIONS DE TEXTES

### I. LA FABLE

**TEXTE 1** : La Fontaine, *Fables*. Livre IV, fable 4, « Le Jardinier et son Seigneur »

**TEXTE 2** : La Fontaine, *Fables*. Livre VIII, fable 10, « L'ours et l'amateur des jardins »

**TEXTE 3** : La Fontaine, *Fables*. Livre IX, fable 5, « L'Ecolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin »

**TEXTE 4** : La Fontaine, *Fables*. Livre XII, fable 20, « Le Philosophe Scythe »

**TEXTE 5** : La Fontaine, *Fables*. Livre XII, fable 29, « Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire »

### II. LE CONTE PHILOSOPHIQUE

**TEXTE 6** : Voltaire, *Candide*. Chapitre XXX, « Conclusion »

**TEXTE 7** : Voltaire, *Zadig*. Chapitre III, « Le chien et le cheval »

**TEXTE 8** : Voltaire, *Zadig*. Chapitre XIV, « Le basilic »

**TEXTE 9** : Voltaire, *Micromégas*.

**TEXTE 10** : Voltaire, *Histoire d'un bon bramin*.

### III. L'UTOPIE

**TEXTE 11** : Thomas More, *Utopie*

**TEXTE 12** : Rabelais, *Gargantua*

**TEXTE 13** : Huxley, *Le Meilleur des mondes*

**TEXTE 14** : Orwell, *La Ferme des animaux*

**TEXTE 15** : Orwell, *1984*

## LA FABLE

### TEXTE 1

#### La Fontaine

#### *Fables*

#### Livre IV. Fable 4. Le Jardinier et son Seigneur

Un amateur du jardinage,  
 Demi Bourgeois, demi manant,  
 Possédait en certain Village  
 Un jardin assez propre, et le clos attenant.  
 Il avait de plant vif fermé cette étendue.  
 Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,  
 De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,  
 Peu de Jasmin d'Espagne, et force serpolet.  
 Cette félicité par un Lièvre troublée  
 Fit qu'au Seigneur du Bourg notre homme se plaignit.  
 « Ce maudit animal vient prendre sa goulée  
 Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit;  
 Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit.  
 Il est Sorcier, je crois. - Sorcier? je l'en défie,  
 Repartit le Seigneur. Fût-il diable, Miraut,  
 En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.  
 Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.  
 - Et quand? - Et dès demain, sans tarder plus longtemps. »  
 La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.  
 « Ça, déjeunons, dit-il: vos poulets sont-ils tendres?  
 La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.  
 Quand la marierons-nous? quand aurons-nous des gendres?  
 Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,  
 Qu'il faut fouiller à l'escarcelle. »  
 Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,  
 Auprès de lui la fait asseoir,  
 Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir,  
 Toutes sottises dont la Belle  
 Se défend avec grand respect;  
 Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.  
 Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.  
 « De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.  
 - Monsieur, ils sont à vous. - Vraiment! dit le Seigneur,  
 Je les reçois, et de bon cœur. »  
 Il déjeune très bien; aussi fait sa famille,  
 Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés:  
 Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,  
 Boit son vin, caresse sa fille.  
 L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.  
 Chacun s'anime et se prépare:  
 Les trompes et les cors font un tel tintamarre  
 Que le bon homme est étonné.  
 Le pis fut que l'on mit en piteux équipage  
 Le pauvre potager; adieu planches, carreaux;

Adieu chicorée et porreaux;  
Adieu de quoi mettre au potage.  
Le Lièvre était gîté dessous un maître chou.  
On le quête; on le lance, il s'enfuit par un trou,  
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie  
    Que l'on fit à la pauvre haie  
Par ordre du Seigneur; car il eût été mal  
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.  
Le bon homme disait: « Ce sont là jeux de Prince. »  
Mais on le laissait dire; et les chiens et les gens  
Firent plus de dégât en une heure de temps  
    Que n'en auraient fait en cent ans  
    Tous les lièvres de la Province.

Petits Princes, videz vos débats entre vous:  
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.  
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,  
    Ni les faire entrer sur vos terres.

**TEXTE 2**  
**La Fontaine**  
*Fables*

**Livre VIII. Fable 10. L'Ours et l'amateur des jardins**

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,  
 Confiné par le sort dans un bois solitaire,  
 Nouveau Bellérophon vivait seul et caché:  
 Il fût devenu fou; la raison d'ordinaire  
 N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés:  
 Il est bon de parler, et meilleur de se taire,  
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés:  
     Nul animal n'avait affaire  
     Dans les lieux que l'Ours habitait;  
     Si bien que tout Ours qu'il était  
 Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.  
 Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,  
     Non loin de là certain vieillard  
     S'ennuyait aussi de sa part.  
 Il aimait les jardins, était Prêtre de Flore,  
     Il l'était de Pomone encore:  
 Ces deux emplois sont beaux; Mais je voudrais parmi  
     Quelque doux et discret ami.  
 Les jardins parlent peu; si ce n'est dans mon livre;  
     De façon que, lassé de vivre  
 Avec des gens muets notre homme un beau matin  
 Va chercher compagnie, et se met en campagne.  
     L'Ours porté d'un même dessein  
     Venait de quitter sa montagne:  
     Tous deux, par un cas surprenant  
     Se rencontrent en un tournant.  
 L'homme eut peur: mais comment esquiver; et que faire?  
 Se tirer en Gascon d'une semblable affaire  
 Est le mieux: il sut donc dissimuler sa peur.  
     L'Ours très mauvais complimenteur,  
 Lui dit: « Viens-t'en me voir ». L'autre reprit: « Seigneur,  
 Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire  
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,  
 J'ai des fruits, j'ai du lait: Ce n'est peut-être pas  
 De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire;  
 Mais j'offre ce que j'ai. » L'Ours l'accepte; et d'aller.  
 Les voilà bons amis avant que d'arriver.  
 Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;  
     Et bien qu'on soit à ce qu'il semble  
     Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,  
 Comme l'Ours en un jour ne disait pas deux mots  
 L'Homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.  
 L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier,  
     Faisait son principal métier  
 D'être bon émoucheur, écartait du visage

De son ami dormant, ce parasite ailé,  
    Que nous avons mouche appelé.  
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,  
Sur le bout de son nez une allant se placer  
Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.  
Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.  
Aussitôt fait que dit; le fidèle émoucheur  
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,  
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,  
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur:  
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;  
    Mieux vaudrait un sage ennemi.

**TEXTE 3**  
**La Fontaine**  
*Fables*

**Livre IX. Fable 5. L'Ecolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin**

Certain enfant qui sentait son Collège,  
 Doublement sot et doublement fripon  
 Par le jeune âge, et par le privilège  
 Qu'ont les Pédants de gêner la raison,  
 Chez un voisin dérobait, ce dit-on,  
 Et fleurs et fruits. Ce voisin, en Automne,  
 Des plus beaux dons que nous offre Pomone  
 Avait la fleur, les autres le rebut.  
 Chaque saison apportait son tribut:  
 Car au Printemps il jouissait encore  
 Des plus beaux dons que nous présente Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier  
 Qui grim pant sans-égard sur un arbre fruitier,  
 Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,  
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.  
 Même il ébranchait l'arbre, et fit tant à la fin  
 Que le possesseur du jardin  
 Envoya faire plainte au maître de la Classe.  
 Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants.  
 Voilà le verger plein de gens  
 Pires que le premier. Le Pédant, de sa grâce,  
 Accrut le mal en amenant  
 Cette jeunesse mal instruite:  
 Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châ timent  
 Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite  
 Se souvînt à jamais comme d'une leçon.  
 Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,  
 Avec force traits de science.  
 Son discours dura tant que la maudite engeance  
 Eut le temps de gêner en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence  
 Hors de leur place, et qui n'ont point de fin,  
 Et ne sais bête au monde pire  
 Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.  
 Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,  
 Ne me plairait aucunement.

**TEXTE 4**  
**La Fontaine**  
*Fables*

**Livre XII. Fable 20. Le Philosophe Scythe**

Un Philosophe austère, et né dans la Scythie,  
 Se proposant de suivre une plus douce vie,

Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux  
 Un Sage assez semblable au vieillard de Virgile,  
 Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,  
 Et, comme ces derniers satisfait et tranquille,  
 Son bonheur consistait aux beautés d'un Jardin.  
 Le Scythe l'y trouva, qui la serpe à la main,  
 De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,  
 Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,  
     Corrigeant partout la Nature,  
 Excessive à payer ses soins avec usure.  
     Le Scythe alors lui demanda:  
 « Pourquoi cette ruine. Etait-il d'homme sage  
 De mutiler ainsi ces pauvres habitants?  
 Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;  
     Laissez agir la faux du temps:  
 Ils iront aussi tôt border le noir rivage.  
 - J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,  
     Le reste en profite d'autant. »  
 Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,  
 Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;  
 Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis  
     Un universel abatis.  
 Il ôte de chez lui les branches les plus belles,  
 Il tronque son Verger contre toute raison,  
     Sans observer temps ni saison,  
     Lunes ni vieilles ni nouvelles.  
 Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien  
     Un indiscret Stoïcien :  
     Celui-ci retranche de l'âme  
 Désirs et passions, le bon et le mauvais,  
     Jusqu'aux plus innocents souhaits.  
 Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.  
 Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;  
 Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.



**TEXTE 5**  
**La Fontaine**  
*Fables*

**Livre XII. Fable 29. Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire**

Trois Saints, également jaloux de leur salut,  
 Portés d'un même esprit, tendaient à même but.  
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses:  
 Tous chemins vont à Rome: ainsi nos Concurrents  
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.  
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,  
 Qu'en apanage on voit aux Procès attachés  
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,  
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.  
 Depuis qu'il est des Lois, l'Homme, pour ses péchés,  
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie.  
 La moitié? les trois quarts, et bien souvent le tout.  
 Le Conciliateur crut qu'il viendrait à bout  
 De guérir cette folle et détestable envie.  
 Le second de nos Saints choisit les Hôpitaux.  
 Je le loue; et le soin de soulager ces maux  
 Est une charité que je préfère aux autres.  
 Les Malades d'alors, étant tels que les nôtres,  
 Donnaient de l'exercice au pauvre Hospitalier;  
 Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse:  
 « Il a pour tels et tels un soin particulier;  
     Ce sont ses amis; il nous laisse. »  
 Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras  
 Où se trouva réduit l'appointeur de débats:  
 Aucun n'était content; la sentence arbitrale  
     A nul des deux ne convenait:  
     Jamais le Juge ne tenait  
     A leur gré la balance égale.  
 De semblables discours rebutaient l'Appointeur:  
 Il court aux Hôpitaux, va voir leur Directeur:  
 Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,  
 Affligés, et contraints de quitter ces emplois,  
 Vont confier leur peine au silence des bois.  
 Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,  
 Lieu respecté des vents, ignoré du Soleil,  
 Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.  
 « Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.  
     Qui mieux que vous sait vos besoins?  
 Apprendre à se connaître est le premier des soins  
 Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.  
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité?  
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:  
 Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.  
     Troublez l'eau: vous y voyez-vous?  
 Agitez celle-ci. - Comment nous verrions-nous?

La vase est un épais nuage  
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.  
- Mes Frères, dit le Saint, laissez-la reposer,  
    Vous verrez alors votre image.  
Pour vous mieux contempler demeurez au désert. »  
    Ainsi parla le Solitaire.  
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.  
Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.  
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade,  
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.  
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas:  
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.  
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.  
O vous dont le Public emporte tous les soins,  
Magistrats, Princes et Ministres,  
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,  
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,  
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.  
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,  
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces Ouvrages:  
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!  
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages:  
    Par où saurais-je mieux finir?

## LE CONTE PHILOSOPHIQUE

TEXTE 6

Voltaire

*Candide*

### Chapitre XXX. Conclusion

Candide, dans le fond de son cœur, n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde; mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage, et Cunégonde le pressait si vivement qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta Pangloss, Martin, et le fidèle Cacambo. Pangloss fit un beau mémoire par lequel il prouvait que le baron n'avait nul droit sur ma soeur, et qu'elle pouvait, selon toutes les lois de l'Empire, épouser Candide de la main gauche. Martin conclut à jeter le baron dans la mer; Cacambo décida qu'il fallait le rendre au levanti patron, et le remettre aux galères, après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à sa sœur; la chose fut exécutée pour quelque argent, et on eut le plaisir d'attraper un jésuite, et de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres Candide, marié avec sa maîtresse et vivant avec le philosophe Pangloss, le philosophe Martin, le prudent Cacambo, et la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamants de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les juifs qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie; sa femme, devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre et insupportable; la vieille était infirme, et fut encore de plus mauvaise humeur que Cunégonde. Cacambo, qui travaillait au jardin, et qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail, et maudissait sa destinée. Pangloss était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour Martin, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout; il prenait les choses en patience. Candide, Martin et Pangloss disputaient quelquefois de métaphysique et de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'effendis, de bachas, de cadis, qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mytilène, à Erzeroum; on voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis, qui prenaient la place des expulsés, et qui étaient expulsés à leur tour. On voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la Sublime-Porte. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations; et quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif que la vieille osa un jour leur dire: "Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire? - C'est une grande question", dit Candide.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, et Martin surtout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. Candide n'en convenait pas, mais il n'assurait rien. Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement souffert; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours, et n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer Martin dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais Candide, et d'embarrasser Pangloss. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie Paquette et le frère Giroflée, qui étaient dans la plus extrême misère; ils avaient bien vite mangé leurs trois mille piastres, s'étaient quittés, s'étaient raccommo- dés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, et enfin frère Giroflée s'était fait turc. Paquette continuait son métier partout, et n'y gagnait plus rien. "Je l'avais bien prévu, dit Martin à Candide, que vos présents seraient bientôt dissipés et ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastres, vous et Cacambo, et vous n'êtes pas

plus heureux que frère Giroflée et Paquette. - Ah! ah! dit Pangloss à Paquette, le Ciel vous ramène donc ici parmi nous, ma pauvre enfant! savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un oeil, et une oreille? Comme vous voilà faite! et qu'est-ce que ce monde!". Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un derviche très fameux qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter; Pangloss porta la parole, et lui dit: "Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé. - De quoi te mêles-tu? lui dit le derviche; est-ce là ton affaire? - Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la terre. - Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? Quand Sa Hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? - Que faut-il donc faire? dit Pangloss. - Te taire, dit le derviche. - Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, et de l'harmonie préétablie." Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux vizirs du banc et le mouphti, et qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures. Pangloss, Candide et Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le mouphti qu'on venait d'étrangler. "Je n'en sais rien, répondit le bonhomme; et je n'ai jamais su le nom d'aucun mouphti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent; mais jamais je ne m'informe de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive." Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss, et de Martin.

"Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre? - Je n'ai que vingt arpents, répondit le Turc; je les cultive avec mes enfants; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin."

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin: "Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. - Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes: car enfin Eglon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baza, le roi Ela, par Zambri, Ochosias, par Jéhu, Athalia, par Joïada; les rois Joachim, Jéchonias, Sédécias, furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard second d'Angleterre, Edouard second, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles Ier, les trois Henri de France, l'empereur Henri IV? Vous savez... - Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. - Vous avez raison, dit Pangloss; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis ut operaretur eum, pour qu'il travaillât: ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. - Travaillons sans raisonner, dit Martin; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable."

Toute la petite société entra dans ce louable dessein; chacun se mit à exercer ses

talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide; mais elle devint une excellente pâtissière; Paquette broda; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service; il fut un très bon menuisier, et même devint honnête homme; et Pangloss disait quelquefois à Candide: "Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles: car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. - Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin."

## TEXTE 7

Voltaire

*Zadig***Chapitre III. Le chien et le cheval**

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées, mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. "Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine?" Zadig répondit modestement: "C'est une chienne, et non pas un chien. - Vous avez raison, reprit le premier eunuque. - C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig; elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. - Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout essoufflé. - Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne."

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. "C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent à onze deniers. - Quel chemin a-t-il pris? Où est-il? demanda le grand veneur. - Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler."

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham; il parla en ces termes:

"Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait [fait] des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues; et, comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres; j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

"A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats: car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin."

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig: la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre, et dans le cabinet; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende de quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien, à la première occasion, de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'Etat s'échappa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. "Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie!"

**TEXTE 8**  
**Voltaire**  
*Zadig*  
**Chapitre XIV. Le basilic**

Arrivé dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles, et de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. "Gardez-vous-en bien, répondit la Syrienne; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. - Voilà qui est bien étrange, dit Zadig; oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher? - C'est un basilic, dit-elle. - Un basilic, madame! et pour quelle raison, s'il vous plaît, cherchez-vous un basilic? - C'est pour notre seigneur et maître Ogul, dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous sommes ses très humbles esclaves; le seigneur Ogul est malade; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau-rose; et comme c'est un animal fort rare, et qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le seigneur Ogul a promis de choisir pour sa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporterait un basilic: laissez-moi chercher, s'il vous plaît, car vous voyez ce qu'il m'en coûterait si j'étais prévenue par mes compagnes."

Zadig laissa cette Syrienne et les autres chercher leur basilic, et continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruisseau, il y trouva une autre dame couchée sur le gazon, et qui ne cherchait rien. Sa taille paraissait majestueuse, mais son visage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruisseau; de profonds soupirs sortaient de sa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères sur un sable fin qui se trouvait entre le gazon et le ruisseau. Zadig eut la curiosité de voir ce que cette femme écrivait; il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A: il fut étonné; puis parut un D: il tressaillit. Jamais surprise ne fut égale à la sienne quand il vit les deux dernières lettres de son nom. Il demeura quelque temps immobile; enfin, rompant le silence d'une voix entrecoupée: "O généreuse dame! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oser vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de Zadig tracé de votre main divine?" A cette voix, à ces paroles, la dame releva son voile d'une main tremblante, regarda Zadig, jeta un cri d'attendrissement, de surprise et de joie, et succombant sous tous les mouvements divers qui assaillaient à la fois son âme, elle tomba évanouie entre ses bras. C'était Astarté elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que Zadig adorait, et qu'il se reprochait d'adorer, c'était celle dont il avait tant pleuré et tant craint la destinée. Il fut un moment privé de l'usage de ses sens; et quand il eut attaché ses regards sur les yeux d'Astarté, qui se rouvraient avec une langueur mêlée de confusion et de tendresse: "O puissances immortelles! s'écria-t-il, qui présidez aux destins des faibles humains, me rendez-vous Astarté? En quel temps, en quels lieux, en quel état la revois-je?" Il se jeta à genoux devant Astarté, et il attacha son front à la poussière de ses pieds. La reine de Babylone le relève, et le fait asseoir auprès d'elle sur le bord de ce ruisseau; elle essuyait à plusieurs reprises ses yeux, dont les larmes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois des discours que ses gémissements interrompaient; elle l'interrogeait sur le hasard qui les rassemblait, et prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs, et voulait savoir ceux de Zadig. Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs âmes, Zadig lui conta en peu de mots par quelle aventure il se trouvait dans cette prairie.

**TEXTE 9**  
**Voltaire**  
*Micromégas*



Après que Son Excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage: "Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. - Oui, dit le Saturnien; la nature est comme un parterre dont les fleurs... - Ah! dit l'autre, laissez là votre parterre. - Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures... - Eh! qu'ai-je à faire de vos brunes? dit l'autre. - Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits... - Eh non! dit le voyageur; encore une fois, la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons? - Pour vous plaire, répondit le secrétaire. - Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur; je veux qu'on m'instruise: commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. - Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien; et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-delà de nos besoins; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés; et, malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. - Je le crois bien, dit Micromégas; car dans notre globe nous avons près de mille sens, et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous; j'en ai vu de fort supérieurs; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là." Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures; mais, après beaucoup de raisonnements fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits. "Combien de temps vivez-vous? dit le Sirien. - Ah! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. - C'est tout comme chez nous, dit le Sirien; nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. - Hélas! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil. (Cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi, je n'ose faire aucuns projets; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. Je suis honteux, surtout devant vous, de la figure ridicule que je fais dans ce monde."

Micromégas lui répartit: "Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux éléments, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans les pays où l'on vit mille fois plus longtemps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple tous les êtres pensants sont différents, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La matière est partout étendue; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière? - Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourrait subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité, et le reste. - Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le Créateur avait sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions. Votre globe est petit, vos habitants le sont aussi; vous avez peu de sensations; votre matière a peu de propriétés; tout cela est l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur est votre soleil bien examiné? - D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien; et quand nous

divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs. - Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres".

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent, les êtres étendus qui sentent et qui pensent, les êtres pensants qui n'ont point d'étendue, ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le Sirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savaient et beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.

**TEXTE 10**  
**Voltaire**  
*Histoire d'un bon bramin*

Je rencontrai dans mes voyages un vieux bramin, homme fort sage, plein d'esprit et très savant; de plus, il était riche, et, partant, il en était plus sage encore: car, ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire; et, quand il ne s'amusait pas avec ses femmes, il s'occupait à philosopher.

Près de sa maison, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmants, demeurait une vieille Indienne, bigote, imbécile, et assez pauvre.

Le bramin me dit un jour: "Je voudrais n'être jamais né." Je lui demandai pourquoi. Il me répondit: "J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années de perdues; j'enseigne les autres, et j'ignore tout; cet état porte dans mon âme tant d'humiliation et de dégoût que la vie m'est insupportable. Je suis né, je vis dans le temps, et je ne sais pas ce que c'est que le temps; je me trouve dans un point entre deux éternités, comme disent nos sages, et je n'ai nulle idée de l'éternité. Je suis composé de matière; je pense, je n'ai jamais pu m'instruire de ce qui produit la pensée; j'ignore si mon entendement est en moi une simple faculté, comme celle de marcher, de digérer, et si je pense avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvements m'est également caché: je ne sais pourquoi j'existe. Cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points; il faut répondre; je n'ai rien de bon à dire; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

"C'est bien pis quand on me demande [si] Brama a été produit par Vitsnou, ou s'ils sont tous deux éternels. Dieu m'est témoin que je n'en sais pas un mot, et il y paraît bien à mes réponses. "Ah! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre." Je suis aussi en peine que ceux qui me font cette question. Je leur dis quelquefois que tout est le mieux du monde; mais ceux qui ont la gravelle, ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre n'en croient rien, ni moi non plus; je me retire chez moi accablé de ma curiosité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, et ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons; les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie, et se moquer des hommes; les autres croient savoir quelque chose, et se perdent dans des idées extravagantes; tout augmente le sentiment douloureux que j'éprouve. Je suis prêt quelquefois de tomber dans le désespoir, quand je songe qu'après toutes mes recherches je ne sais ni d'où je viens, ni ce que je suis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai."

L'état de ce bon homme me fit une vraie peine: personne n'était ni plus raisonnable ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans son entendement et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage: je lui demandai si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son âme était faite. Elle ne comprit seulement pas ma question: elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le bramin; elle croyait aux métamorphoses de Vitsnou de tout son cœur, et pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis: "N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien, et qui vit content? - Vous avez raison, me répondit-il; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur."

Cette réponse de mon bramin me fit une plus grande impression que tout le reste; je

m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécile.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. "Il y a pourtant, disais-je, une furieuse contradiction dans cette façon de penser: car enfin de quoi s'agit-il? D'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot? Il y a bien plus: ceux qui sont contents de leur être sont bien sûrs d'être contents; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de n'avoir pas le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal-être." Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécile pour devenir content. De là je conclus que, si nous faisons cas du bonheur, nous faisons encore plus de cas de la raison.

Mais, après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raison à la félicité, c'est être très insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer? Comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

## L'UTOPIE

### TEXTE 11

**Thomas More**

*Utopie*

#### DES VILLES D'UTOPIE ET PARTICULIEREMENT DE LA VILLE D'AMAUROTE

Qui connaît cette ville les connaît toutes, car toutes sont exactement semblables, autant que la nature du lieu le permet. Je pourrais donc vous décrire indifféremment la première venue ; mais je choisirai de préférence la ville d'Amaurote, parce qu'elle est le siège du gouvernement et du sénat, ce qui lui donne la prééminence sur toutes les autres. En outre, c'est la ville que je connais le mieux, puisque je l'ai habitée cinq années entières.

Amaurote se déroule en pente douce sur le versant d'une colline. Sa forme est presque un carré. Sa largeur commence un peu au-dessous du sommet de la colline, se prolonge deux mille pas environ sur les bords du fleuve Anydre et augmente à mesure que l'on côtoie ce fleuve.

La source de l'Anydre est peu abondante ; elle est située à quatre-vingts miles au-dessus d'Amaurote. Ce faible courant se grossit, dans sa marche, de la rencontre de plusieurs rivières, parmi lesquelles on en distingue deux de moyenne grandeur. Arrivé devant Amaurote, l'Anydre a cinq cents pas de large. A partir de là, il va toujours en s'élargissant et se jette à la mer, après avoir parcouru une longueur de soixante miles.

Dans tout l'espace compris entre la ville et la mer, et quelques miles au-dessus de la ville, le flux et le reflux, qui durent six heures par jour, modifient singulièrement le cours du fleuve. A la marée montante, l'Océan remplit de ses flots le lit de l'Anydre sur une longueur de trente miles, et le refoule vers sa source. Alors, le flot salé communique son amertume au fleuve ; mais celui-ci se purifie peu à peu, apporte à la ville une eau douce et potable, et la ramène sans altération jusque près de son embouchure, quand la marée descend. Les deux rives de l'Anydre sont mises en rapport au moyen d'un pont de pierre, construit en arcades merveilleusement voûtées. Ce pont se trouve à l'extrémité de la ville la plus éloignée de la mer, afin que les navires puissent aborder à tous les points de la rade.

Une autre rivière, petite, il est vrai, mais belle et tranquille, coule aussi dans l'enceinte d'Amaurote. Cette rivière jaillit à peu de distance de la ville, sur la montagne où celle-ci est placée, et, après l'avoir traversée par le milieu, elle vient marier ses eaux à celles de l'Anydre. Les Amaurotains en ont entouré la source de fortifications qui la joignent aux faubourgs. Ainsi, en cas de siège, l'ennemi ne pourrait ni empoisonner la rivière, ni en arrêter ou détourner le cours. Du point le plus élevé, se ramifient en tous sens des tuyaux de briques, qui conduisent l'eau dans les bas quartiers de la ville. Là où ce moyen est impraticable, de vastes citernes recueillent les eaux pluviales, pour les divers usages des habitants.

Une ceinture de murailles hautes et larges enferme la ville, et, à des distances très rapprochées, s'élèvent des tours et des forts. Les remparts, sur trois côtés, sont entourés de fossés toujours à sec, mais larges et profonds, embarrassés de haies et de buissons. Le quatrième côté a pour fossé le fleuve même.

Les rues et les places sont convenablement disposées, soit pour le transport, soit pour abriter contre le vent. Les édifices sont bâtis confortablement ; ils brillent d'élégance et de propreté, et forment deux rangs continus, suivant toute la longueur des rues, dont la largeur est de vingt pieds.

Derrière et entre les maisons se trouvent de vastes jardins. Chaque maison a une porte sur la rue et une porte sur le jardin. Ces deux portes s'ouvrent aisément d'un léger coup de main, et laissent entrer le premier venu.

Les Utopiens appliquent en ceci le principe de la possession commune. Pour anéantir jusqu'à l'idée de la propriété individuelle et absolue, ils changent de maison tous les dix ans, et tirent au sort celle qui doit leur tomber en partage.

Les habitants des villes soignent leurs jardins avec passion ; ils y cultivent la vigne, les fruits, les fleurs et toutes sortes de plantes. Ils mettent à cette culture tant de science et de goût, que je n'ai jamais vu ailleurs plus de fertilité et d'abondance réunies à un coup d'œil plus gracieux. Le plaisir n'est pas le seul mobile qui les excite au jardinage ; il y a émulation entre les différents quartiers de la ville, qui luttent à l'envi à qui aura le jardin le mieux cultivé. Vraiment, l'on ne peut rien concevoir de plus agréable ni de plus utile aux citoyens que cette occupation. Le fondateur de l'empire l'avait bien compris, car il appliqua tous ses efforts à tourner les esprits vers cette direction.

Les Utopiens attribuent à Utopus le plan général de leurs cités. Ce grand législateur n'eut pas le temps d'achever les constructions et les embellissements qu'il avait projetés ; il fallait pour cela plusieurs générations. Aussi légua-t-il à la postérité le soin de continuer et de perfectionner son œuvre.

On lit dans les annales utopiennes, conservées religieusement depuis la conquête de l'île, et qui embrassent l'histoire de dix-sept cent soixante années, on y lit qu'au commencement, les maisons, fort basses, n'étaient que des cabanes, des chaumières en bois, avec des murailles de boue et des toits de paille terminés en pointe. Les maisons aujourd'hui sont d'élégants édifices à trois étages, avec des murs extérieurs en pierre ou en brique, et des murs intérieurs en plâtras. Les toits sont plats, recouverts d'une matière broyée et incombustible, qui ne coûte rien et préserve mieux que le plomb des injures du temps. Des fenêtres vitrées (on fait dans l'île un grand usage du verre) abritent contre le vent. Quelquefois on remplace le verre par un tissu d'une ténuité extrême, enduit d'ambre ou d'huile transparente, ce qui offre aussi l'avantage de laisser passer la lumière et d'arrêter le vent.

**TEXTE 12**  
**Rabelais**  
***Gargantua***

*Afin de récompenser Frère Jean des Entommeures de ses exploits lors de la guerre contre Picrochole, Gargantua lui offre de fonder une abbaye qui soit « au contraire de toute autre », l'abbaye de Thélème.*

CHAPITRE LIII

Comment feust bastie et dotée l'abbaye des Thelemites.

Pour le bastiment et assortiment de l'abbaye, Gargantua feist livrer de content vingt et sept cent mille huyt cent trente et un moutons à la grand laine, et par chascun an, jusques à ce que le tout feust parfaict, assigna, sus là recepte de la Dive, seze cent soixante et neuf mille escuz au soleil, et autant à l'estoille poussiniere. Pour la fondation et entretenement d'icelle donna à perpetuité vingt troys cent soixante neuf mille cinq cens quatorze nobles à la rose de rente fonciere, indemnez, amortyz, et solvables par chascun an à la porte de l'abbaye, et de ce leurs passa belles lettres.

Le bastiment feut en figures exagone, en telle façon que à chascun angle estoit bastie une grosse tour ronde à la capacité de soixante pas en diametre, et estoient toutes pareilles en grosseur et protraict. La riviere de Loyre decouloit sus l'aspect de septentrion. Au pied d'icelle estoit une des tours assise, nommée Artice, et tirant vers l'Orient, estoit une aultre nommée Calaer; l'aultre ensuivant Anatole; l'aultre après Mesembrine; l'aultre après Hesperie; la derniere Cryere. Entre chascune tour estoit espace de troys cent douze pas. Le tout basty à six estages, comprennent les caves soubz terre pour un. Le second estoit voulté à la forme d'une anse de panier; le reste estoit embrunché de guy [gypse] de Flandres à forme de culz de lampes, le dessus couvert d'ardoize fine, avec l'endousseure de plomb à figures de petitz manequins et animalx bien assortiz et dorez, avec les goutieres que yssoient hors la muraille, entre les croyzées, pinctes en figure diagonale de or et azur, jusques en terre, où finissoient en grands eschenaulx qui tous conduisoient en la riviere par dessoubz le logis.

Ledict bastiment estoit cent foys plus magnifique que n'est Bonivet, ne Chambourg, ne Chantilly; car en ycelluy estoient neuf mille troys cens trente et deux chambres, chascune garnie de arriere chambre, cabinet, garde robbe, chapelle, et yssue en une grande salle. Entre chascune tour, au mylieu dudict corps de logis, estoit une viz brizée dedans icelluy mesmes corps de laquelle les marches estoient part de porphyre, part de pierre Numidique, part de marbre serpentin, longues de xxij : piedz; l'espaisseur estoit de troys doigtz, l'assiete par nombre de douze entre chascun repous. En chascun repous estoient deux beaulx arceaux d'antique par lesquelz estoit repceu la clarté, et par iceulx on entroit en un cabinet faict à clere voys, de largeur de ladicte viz. Et montoit jusques au dessus la couverture, et là finoit en pavillon. Par icelle viz on entroit de chascun cousté en une grande salle, et des salles es chambres.

Depuis la tour Artice jusques à Cryere estoient les belles grandes librairies, en Grec, Latin, Hebrieu, François, Tuscan et Hespaignol, disparties par les divers estaiges selon iceulx langaiges. Au mylieu estoit une merveilleuse viz, de laquelle l'entrée estoit par le dehors du logis en un arceau large de six toizes. Icelle estoit faicte en telle symmetrie et capacité que six hommes d'armes, la lance sus la cuisse, povoient de front ensemble monter jusques au dessus de tout le bastiment.

[...]

## CHAPITRE LV

Comme estoit le manoir des Thelemites.

Au milieu de la basse court estoit une fontaine magnifique de bel alabastre; au dessus les troys Graces, avecques cornes d'abondance, et gettoient l'eau par les mamelles, bouche, aureilles, yeulx, et aultres ouvertures du corps.

Le dedans du logis sus ladicte basse court estoit sus gros pilliers de cassidoine et porphyre, à beaux ars d'antique, au dedans desquelz estoient belles gualeries, longues et amples, aornées de pintures, de cornes de cerfs, licornes, rhinoceros, hippopotames, dens de elephans, et aultres choses spectacables.

Le logis des dames comprenoit depuis la tour Artice jusques à la porte Mesembrine. Les hommes occupoient le reste. Devant ledict logis des dames, affin qu'elles eussent l'esbatement, entre les deux premieres tours, au dehors, estoient les lices, l'hippodrome, le theatre, et natatoires, avecques les bains mirificques à triple solier, bien garniz de tous assortemens, et foyzon d'eau de myre.

Jouxte la riviere estoit le beau jardin de plaisance; au milieu d'iceluy, le beau labirynte. Entre les deux aultres tours estoient les jeux de paulme et de grosse balle. Du cousté de la tour Cryere estoit le vergier, plein de tous arbres fructiers, tous ordonnées en ordre quincunce. Au bout estoit le grand parc, foizonnant en toute sauvagine.

Entre les tierces tours estoient les butes pour l'arquebuse, l'arc, et l'arbaleste; les offices hors la tour Hesperie, à simple estaige; l'escurye au dela des offices; la faulconnerie au davant d'icelles, gouvernée par asturciers bien experts en l'art, et estoit annuellement fournie par les Candiens, Venitiens et Sarmates, de toutes sortes d'oiseaux paragons, aigles, gerfaulx, autours, sacres, laniers, faulcons, esparviers, esmerillons, et aultres, tant bien faictz et domesticquez que, partans du chasteau pour s'esbatre es champs, prenoient tout ce que rencontroient. La venerie estoit un peu plus loing, tyrant vers le parc.

Toutes les salles, chambres et cabinetz, estoient tapissez en diverses sortes, selon les saisons de l'année. Tout le pavé estoit couvert de drap verd. Les lictz estoient de broderie. En chascune arriere chambre estoit un miroir de christallin, enchassé en or fin, au tour garny de perles, et estoit de telle grandeur qu'il pouvoit veritablement représenter toute la personne. A l'issue des salles du logis des dames, estoient les parfumeurs et testonneurs, par les mains desquelz passaient les hommes, quand ilz visitoient les dames. Iceulx fournissoient par chascun matin les chambres des dames d'eau rose, d'eau de naphe, et d'eau d'ange, et à chascune la precieuse cassollette, vaporante de toutes drogues aromatiques.



**TEXTE 13**  
**Huxley**  
*Le Meilleur des mondes*

L'ensemble du chapitre 2 est intéressant, mais un extrait plus court peut être proposé. Pocket, de la page 39 « Les infirmières obéirent ; mais à l'approche des roses... » à la page 41 « et il resta silencieux, éperdu d'admiration. »

**TEXTE 14**  
**Orwell**  
*La Ferme des animaux*

Folio, de la page 143 « Benjamin sentit des naseaux contre son épaule... » à la page 148 « le refus de dorloter les animaux de la Ferme. »

**TEXTE 15**  
**Orwell**  
*1984*

Folio, de la page 171 « Winston suivit, le bouquet de fleurs serré dans la main. » à la page 172 « En outre, je suis déjà venue ici. »

Autre extrait : Folio, de la page 177 « Ils étaient debout à l'ombre d'un buisson de noisetiers. » à la page 178 « écoutait intensément, écoutait *cela*. »

## PROGRESSION DE LA SEQUENCE

SEANCE	SUPPORT	OBJECTIFS	ACTIVITES
1	SEANCE TICE	<b>Jardins et utopie</b> - Ce travail a pour objectif de permettre aux élèves de découvrir le genre littéraire de l'utopie et d'analyser ses évolutions historiques ainsi que ses significations. - Le thème du jardin et ses références mythiques implicites.	<b>Questions :</b> 1) Cherchez l'origine et la / les significations du mot « utopie ». 2) Quels sont les principaux auteurs d'œuvres utopiques ? Classez-les. 2) Quelles sont les principales caractéristiques et les évolutions de la littérature utopique au cours des siècles ? Comment peut-on classer l'évolution des formes littéraires de l'utopie ?  <b>Réinvestissement du travail :</b> Exposé oral
2	TEXTE 11 THOMAS MORE	<b>L'enjeu moral de la ville utopique et de ses jardins selon Thomas More</b> - Les sources de l'utopie - L'humanisme	<b>Questions :</b> 1) En quoi la ville décrite dans ce texte relève-t-elle de l'utopie ? Quel est le fondement de cette organisation idéale ? 2) Quels thèmes relèvent de la pensée humaniste 3) En quoi cette description de la ville utopienne a-t-elle une visée argumentative?
3	TEXTE 12 RABELAIS	<b>Le jardin utopique selon Rabelais, arme critique et figure de l'idéal humaniste</b> - Approfondir la maîtrise de l'utopie et sa visée critique. - Approfondir la connaissance du mouvement culturel et littéraire qu'est l'humanisme.	<b>Questions :</b> 1) Qu'évoque l'architecture de l'abbaye de Thélème ? Dans quelle mesure relève-t-elle de l'humanisme ? 2) Quelle semble être la signification symbolique de l'abbaye de Thélème ? Quel idéal humain, social et moral Rabelais définit-il ici ? 3) Pourquoi l'abbaye de Thélème relève-t-elle de l'utopie ? Fondez votre réponse sur des références précises à la réalité historique, politique et sociale du XVI <sup>ème</sup> siècle. Quelle est la fonction de cette utopie pour Rabelais ?
4	SEANCE TICE	<b>La Fontaine et les jardins</b> - Analyser le lien entre La Fontaine et son temps, et l'influence que le goût du XVII <sup>ème</sup> siècle pour les jardins exerce sur	<b>Questions :</b> 1) Jean de La Fontaine : Comment les textes de La Fontaine reflètent-ils le goût de son siècle pour les jardins ? Dans quelle mesure certaines de

		son œuvre.	<p>ses fables (lesquelles ?) traduisent-elles l'histoire des jardins de Versailles ?</p> <p>2) Charles Perrault : Quelle est l'interprétation symbolique que Perrault donne du Labyrinthe de Versailles ? Quelle importance revêtent les Fables pour les jardins de Versailles ?</p> <p>3) Charles Perrault et Jean de La Fontaine : Cherchez au moins une fable traduite en vers par Charles Perrault dans le <i>Labyrinthe de Versailles</i> et qui aurait également inspiré La Fontaine. Comparez les deux versions.</p>
5	<b>TEXTE 1 LA FONTAINE</b>	<p><b>Le jardin et la critique politique : l'utopie dévastée</b></p> <p>- Découvrir et maîtriser une autre forme d'apologue, la fable, et une autre de ses fonctions : la critique politique.</p>	<p><b>Questions :</b></p> <p>1) Analysez les personnages en présence et leurs dialogues : comment le récit ou « corps » de la fable est-il structuré ?</p> <p>2) Analysez la voix du moraliste.</p> <p>3) Quel est l'enjeu du thème du jardin dans ce texte ? Comment comprendre la morale ou « l'âme » de la fable ?</p>
6	<b>TEXTE 4 LA FONTAINE</b>	<p><b>Le jardin, lieu de réflexion philosophique</b></p> <p>- Approfondir l'écriture de la fable par La Fontaine.</p> <p>- Les enjeux philosophiques de l'apologue.</p>	<p><b>Questions :</b></p> <p>1) Analysez le rôle du jardin dans le texte.</p> <p>2) Cherchez les principes de la philosophie stoïcienne et analysez la position du fabuliste et le sens de sa morale.</p>
7	<b>SEANCE TICE</b>	<p><b>La Fontaine et ses illustreurs : l'apologue en image</b></p> <p>- Analyser les réécritures en étudiant les métamorphoses dans texte dans l'art. Les <i>Fables</i> de La Fontaine, illustrées dès leur première édition, se prêtent tout particulièrement à cette analyse par leur immense fortune iconographique dont Internet propose un aperçu.</p> <p>- Cette recherche a pour objectif de découvrir et d'interpréter la complexité des liens qui unissent texte et image, l'ensemble des œuvres iconographiques auxquelles La Fontaine a donné lieu excédant largement la simple question de l'illustration pour ouvrir à celle de l'inspiration.</p>	<p><b>Questions :</b></p> <p>1) Enfance de l'apologue et enfance de l'image ? Dans quelle mesure les <i>Fables</i> de La Fontaine et ses illustrations jouent-elles sur le destinataire enfant ? Le texte et ses illustrations se limitent-ils à l'enfance ?</p> <p>2) L'apologue en images : comment transmettre un enseignement ? Comment l'illustration traduit-elle l'enseignement, la morale de la fable ? Y a-t-il une mise en scène spécifique ? Quel peut-être le rôle de la construction de l'image et de ses connotations ?</p> <p>3) La question de la représentation : comment mettre en image le parallèle opéré par La Fontaine entre hommes et bêtes ? Quels illustreurs choisissent de représenter des animaux ? Lesquels préfèrent choisir les hommes ? Quelles significations découlent de ces décisions ?</p> <p>4) De l'illustration à l'inspiration : vers l'autonomie d'une œuvre d'art. Dans quelle mesure les illustrations s'écartent-elles progressivement du texte de La Fontaine et de sa signification au XVII<sup>ème</sup> siècle ? Comparez le regard porté par Gustave Doré à l'atmosphère originelle des <i>Fables</i> ?</p> <p>5) Choisissez une fable de La Fontaine et analysez les différences entre les illustrations qui en ont été faites.</p>

			<b>Réinvestissement du travail :</b> Reprise en classe et exposé oral.
<b>8</b>	<b>TEXTE 9</b> <b>VOLTAIRE</b>	<b>Du jardin au regard sur la nature : la question de la relativité</b> - Les Lumières - Le conte philosophique voltairien - Le dialogue à l'époque des Lumières	<b>Questions :</b> 1) Quel est le rôle narratif et argumentatif du jardin dans ce texte ? 2) Quel est l'enseignement philosophique de ce texte ? 3) Quels procédés et quelles techniques d'écriture Voltaire emploie-t-il pour exprimer au lecteur ses idées.
<b>9</b>	<b>TEXTE 5</b> <b>TEXTE 6</b> <b>LA</b> <b>FONTAINE</b> <b>ET</b> <b>VOLTAIRE</b>	<b>Le jardin et l'apologie de la retraite</b> - Comparaison approfondie entre deux variations sur la même dimension du jardin.	<b>Questions :</b> 1) Analysez, pour chacun des deux textes, la fonction des différents personnages. 2) Analysez, pour chacun des deux textes, la question de la morale. 3) Quel est le rôle du thème du jardin dans ces textes ?
<b>10</b>	<b>TEXTE 13</b> <b>ALDOUS</b> <b>HUXLEY</b>	<b>Le refus du mythe du jardin : les dangers de la dénaturation de l'homme</b> - La contre-utopie et ses dénonciations - L'évolution du regard sur la nature et la nature de l'homme.	<b>Questions :</b> 1) Analysez le regard porté sur la nature par les personnages. Qu'en déduisez-vous ? 2) Quelle conception politique domine l'organisation de cette société ? 3) Quel est l'objectif de l'auteur dans ce texte ?

## SEANCE 1. TICE JARDINS ET UTOPIE

### OBJECTIFS :

- Ce travail a pour objectif de permettre aux élèves de découvrir le genre littéraire de l'utopie et d'analyser ses évolutions historiques ainsi que ses significations.
- Le thème du jardin et ses références mythiques implicites.

### SUPPORTS :

#### Sites :

- L'utopie : exposition virtuelle commentée à la bnf : <http://gallica.bnf.fr/utopie/>
- Analyse des problématiques et de l'histoire de l'utopie : <http://www.ac-nancy-metz.fr/Pres-etab/ClaudeGellee/utopie/sommaire.htm>
- Mythe et utopie au XVIIIème siècle (les textes de références accompagnés d'analyses) : <http://membres.lycos.fr/jccau/ressourc/utopie/index.htm>
- Jardins d'utopie : [http://artic.ac-besancon.fr/histoire\\_geographie/HGFTP/Autres/Utopies/utjardin.doc](http://artic.ac-besancon.fr/histoire_geographie/HGFTP/Autres/Utopies/utjardin.doc)

### QUESTIONS :

- 1) Cherchez l'origine et la / les significations du mot « utopie ».
- 2) Quels sont les principaux auteurs d'œuvres utopiques ? Classez-les.
- 2) Quelles sont les principales caractéristiques et les évolutions de la littérature utopique au cours des siècles ? Comment peut-on classer l'évolution des formes littéraires de l'utopie ?

### REINVESTISSEMENT DU TRAVAIL :

#### Sujets d'exposés chronologiques :

- Utopie et humanisme au XVIème siècle
- Utopie et primitivisme : le mythe du bon sauvage au XVIIIème siècle
- L'utopie architecturale au XIXème siècle
- Les contre-utopies du XXème siècle

#### Sujets d'exposés thématiques

- Les jardins utopiques mythiques
- Utopie et Histoire
- Utopie et regard sur la Société
- L'Utopie : rêve ou cauchemar ?
- L'Utopie et la notion de progrès

## SEANCE 4. TICE

### LA FONTAINE ET LES JARDINS

#### OBJECTIFS :

- Approfondir le travail sur l'apologue et La Fontaine grâce aux ressources d'Internet, en analysant les liens entre La Fontaine et son temps.
- Ce travail a également pour objectif de permettre aux élèves d'approfondir leur connaissance du XVIIème siècle à travers une visite virtuelle des jardins de Versailles. Il permet ainsi de découvrir l'esthétique du jardin à la française et son importance dans la littérature, en particulier l'œuvre de La Fontaine.

#### SUPPORTS :

##### Sites :

- Le site du château de Versailles propose une visite interactive du château et des jardins, une analyse de la *Manière de montrer les jardins de Versailles*, et un lien vers un site très approfondi sur Le Nôtre et l'art des jardins : <http://www.chateauversailles.fr/fr/100.asp>
- Un site très riche sur les jardins de Versailles. Il propose, outre de nombreuses photos, le texte intégral de la *Manière de montrer les jardins de Versailles* et du *Labyrinthe de Versailles* de Charles Perrault, précédé d'une introduction éclairante :  
<http://www.contrepoints.com/geometrie/librairie/jardins/versailles/symbolique.html>
- Jean de La Fontaine et les jardins :  
<http://www.kozee.com/Decor/Mag/Garden/LaFontaine/Fr/LaFontaine1.php>
- Photographies des petits châteaux de Versailles : <http://www.urich.edu/%7Ejpausen/louisxiv.html>
- Présentation et analyse des fontaines de Versailles, toujours visibles de nos jours ou disparues :  
<http://patrick.urbain.free.fr/HTML/pagebis.htm>
- Exposition virtuelle des tableaux représentant châteaux et jardins, avec de très nombreuses représentations des jardins de Versailles : [http://www.culture.fr/documentation/joconde/theme\\_jardin.htm](http://www.culture.fr/documentation/joconde/theme_jardin.htm)

#### QUESTIONS :

##### **I. Versailles, les jardins du roi et la cour**

- 1) Quelle est l'importance du château de Versailles et de ses jardins pour Louis XIV ? Comment peut-on le comprendre ?
- 2) Comment et pourquoi les jardins reflètent-ils l'image du « roi soleil » ?
- 3) Dans quelle mesure les jardins sont-ils le lieu de la mise en scène du pouvoir royal ?
- 4) Quelles fonctions Versailles et ses jardins ont-ils vis-à-vis de la cour ?

##### **II. Les jardins de Versailles et la littérature**

- 1) Louis XIV : Comment peut-on comprendre la rédaction par Louis XIV de la *Manière de montrer les jardins de Versailles* ?
- 2) Charles Perrault : Quelle est l'interprétation symbolique que Perrault donne du Labyrinthe de Versailles ?
- 3) Jean de La Fontaine : Comment les textes de La Fontaine reflètent-ils le goût de son siècle pour les jardins ? Dans quelle mesure certaines de ses fables (lesquelles ?) traduisent-elles l'histoire des jardins de Versailles ?

4) Charles Perrault et Jean de La Fontaine : Cherchez au moins une fable traduite en vers par Charles Perrault dans le *Labyrinthe de Versailles* et qui aurait également inspiré La Fontaine. Comparez les deux versions.

## SEANCE 7. TICE

### LA FONTAINE ET SES ILLUSTRATEURS

### L'APOLOGUE EN IMAGES

#### OBJECTIFS :

- Analyser les réécritures en étudiant les métamorphoses dans le texte et dans l'art. Les *Fables* de La Fontaine, illustrées dès leur première édition, se prêtent tout particulièrement à cette analyse par leur immense fortune iconographique dont Internet propose un aperçu.
- Cette recherche a pour objectif de découvrir et d'interpréter la complexité des liens qui unissent le texte et l'image, l'ensemble des œuvres iconographiques auxquelles La Fontaine a donné lieu excédant largement la simple question de l'illustration pour ouvrir à celle de l'inspiration.

#### SUPPORTS :

##### Sites :

- Sites généraux sur La Fontaine :

<http://www.la-fontaine-ch-thierry.net/>

<http://www.lafontaine.net/>

- François Chauveau, premier illustrateur de La Fontaine : <http://www.textesrares.com/grav/grav00.php>

- Gustave Doré : <http://www.memodata.com/lf/lf0.htm>

- Quelques illustrations célèbres des *Fables* par Gustave Doré :

<http://www.hmg.hu/irok/klasszic/gustavedore.htm>

Gustave Doré, illustrateur des *Contes* de Charles Perrault :

<http://mennis.web.wesleyan.edu/fist255s.mle.dore.html>

- Une fable illustrée par Chagall :

<http://www.artnewschannel.net/auction/kohn/2002/feb8/chagallmulets.html>

#### QUESTIONS :

Pour chacune de ces questions, vous vous appuyerez sur des exemples précis que vous choisirez.

1) Enfance de l'apologue et enfance de l'image ? Dans quelle mesure les *Fables* de La Fontaine et ses illustrations jouent-elles sur le destinataire enfant ? Le texte et ses illustrations se limitent-ils à l'enfance ?

2) L'apologue en images : comment transmettre un enseignement ? Comment l'illustration traduit-elle l'enseignement, la morale de la fable ? Y a-t-il une mise en scène spécifique ? Quel peut-être le rôle de la construction de l'image et de ses connotations ?

3) La question de la représentation : comment mettre en image le parallèle opéré par La Fontaine entre hommes et bêtes ? Quels illustrateurs choisissent de représenter des animaux ? Lesquels préfèrent choisir les hommes ? Quelles significations découlent de ces décisions ?

4) De l'illustration à l'inspiration : vers l'autonomie d'une œuvre d'art. Dans quelle mesure les illustrations s'écartent-elles progressivement du texte de La Fontaine et de sa signification au XVII<sup>ème</sup> siècle ?

Comparez le regard porté par Gustave Doré à l'atmosphère originelle des *Fables* ?

5) Choisissez une fable de La Fontaine et analysez les différences entre les illustrations qui en ont été faites.

#### REINVESTISSEMENT DU TRAVAIL :



Exposé oral.